

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Un Saint-Mauriard précepteur de princes :
souvenirs de M. Maurice Juilland, partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 228-230

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

UN " SAINT-MAURIARD "

PRECEPTEUR DE PRINCES

Souvenirs de M. Maurice Juillard

Il y a quelques mois, les journaux valaisans annonçaient que l'un de nos compatriotes venait de voir son nom donné à l'une des artères de Bucarest. Cet honneur accordé par la capitale roumaine à un authentique « Saint-Mauriard » qui fut de nos élèves, réjouit non seulement la parenté de M. Maurice Juillard — puisque c'est de lui qu'il s'agit —, mais aussi la cité et la maison de ses anciens maîtres. L'une et l'autre, malgré la distance kilométrique, aiment à entretenir la mémoire du cœur.

M. Maurice Juillard est né le 1^{er} mai 1853 à St-Maurice, où son père, M. Joseph Juillard, était instituteur. Après ses « classes primaires », achevées par un examen très brillant — M. Juillard obtint la première place pour toutes les matières —, le jeune Maurice entra au Collège de sa ville natale. Écoutons le vénérable vieillard nous rappeler ses souvenirs d'alors :

Je suis entré au Collège de St-Maurice dans le cours classique préparatoire sous la direction du Chanoine Monney, dont j'ai conservé le meilleur souvenir, un souvenir plein de reconnaissance. L'année suivante, j'ai suivi les cours de la classe qu'on appelait alors « Rhétorique française », et qui était dirigée par le Chanoine Bertrand, de St-Maurice ; son souvenir est resté vivant dans mon cœur.

Entré l'année suivante en « Principes », qui avait M. le Chanoine de Werra, de St-Maurice, pour professeur, je fus retenu trois mois au lit par une maladie rhumatismale, et je dus répéter « Principes ».

La classe de « Rudiments » fut faite sous le même professeur. En Grammaire, j'eus le bonheur de retrouver le Chanoine Bertrand, qui avait passé de la Rhétorique française en Grammaire et Syntaxe. Dans cette dernière classe, j'eus parmi mes condisciples, Perrig, de Brigue.

Dans la I^{re} et II^e année de Rhétorique, j'ai eu comme professeurs le Chanoine Burnier pour les Lettres et le Chanoine Besse pour les Sciences.

Peu avant la fin de sa Rhétorique, M. Juilland partit pour Rorschach, où il entra dans une manufacture. Adieu les bonnes années de vie calme passées sur les bancs du Collège ! C'est la vie dure qui prend un homme. Pendant son année d'apprentissage, non seulement Maurice ne touchait aucune rémunération, mais son pauvre père dut déboursier la somme assez lourde de 800 fr. pour la pension et la chambre de son fils. Heureusement, Maurice travaillait bien, et son patron, M. Thierfeld, qui aurait aimé le retenir, lui procura du moins un emploi chez Höselbart, modeste maison de bonneterie de Burgstädt, en Saxe, près de Chemnitz. « En 1874, cette ville industrielle comptait 60.000 habitants ; quand j'y ai repassé, note M. Juilland, en 1908, elle avait une population de 210.000 habitants. »

M. Juilland était chargé de la tenue des livres, de la correspondance et du service d'expédition. Deux jeunes gens le secondaient : l'un était Saxon, l'autre Valaisan : c'était Edouard Kuhn, fils du regretté François Kuhn. M. François Kuhn avait envoyé là-bas son fils pour le « débrouiller », et il devait y rester deux ans ; mais, après un an, le « mal du pays » fut plus fort que tout, et Edouard rentra, « me laissant seul ». Après quelques mois dans la maison Günther, à Glauchau, qui s'occupait de représentation de fabriques diverses, M. Juilland rentra lui aussi à St-Maurice, sur le désir de son père, en octobre 1875.

Le jeune homme de vingt-deux ans, qui avait fait ses études gymnasiales, ne paraissait point fait pour le commerce : il sentait que sa place était ailleurs et il la cherchait.

Après bien des recherches, je finis par obtenir un engagement comme professeur de français dans l'Institut Dimopulo de Braïla. C'était au commencement d'octobre 1877, alors que les armées russo-roumaines assiégeaient Plevna en Bulgarie, place défendue par le brave général Osman Pacha, qui, deux mois après, passait par notre ville comme captif, pour être interné en Russie, où, du reste, il fut l'objet des attentions les plus délicates.

Le soir de mon arrivée à Braïla, je fus reçu à la gare par M. Meier, professeur d'allemand et de piano, à l'Institut, M. et Mme Dimopulo m'accueillirent avec une bienveillance toute particulière. Le lendemain, je fus initié aux devoirs qui m'incombaient et je pris immédiatement possession de ma chaire que je conservai jusqu'à la clôture du cours scolaire.

Malheureusement, comme il arrive souvent dans des Instituts de ce genre, des raisons financières mirent fin en même temps à l'exercice scolaire et à la vie de l'établissement. Une fois de plus, M. Juilland « était sur le pavé ». Il revint en Suisse, au sein de sa famille. Il conservait cependant l'intention bien arrêtée de retourner en Roumanie à la première occasion.

Elle ne se fit pas trop attendre. En effet, dans les premiers mois de 1880, le professeur Roland, ancien Directeur du Collège d'Aigle, faisait paraître dans la *Gazette de Lausanne* une annonce demandant, pour la Roumanie, un précepteur parlant français et allemand. Je fis parvenir mes offres qui furent agréées.

M. Juilland était ainsi engagé par l'illustre famille des princes Cantacuzène, célèbre dans l'histoire roumaine et byzantine, fière d'avoir régné jadis sur les principautés de Valachie et de Moldavie, plus fière encore d'être montée, au XIV^e siècle, jusque sur le trône impérial de Constantinople...

(à suivre.)